

Charles

Porrentruy, 19 janvier 1869.

Mon bien aimée Sœur,

Avant tout, il conviendrait que je te demande pardon de ne pas t'avoir écrit, je ne sais depuis combien de temps. Je crois toutefois pas que je t'aie oubliée, ainsi que ta famille. Souvent tous les jours, si j'ai un instant de loisir, je t'écris, si peu ou point du tout, la cause en est à force de choses, survenances, de ma vie, depuis bientôt deux ans, et à mes nombreuses occupations. De parlerai-je de tout cela? Pour quoi pas? J'ai là, devant moi, une immense feuille de papier, et si, comme j'en ai le dessein, il faut quelle se remplisse, je suis bien obligé de prendre dans mes souvenirs, tout ce qui se présente. Je remonte donc bien haut en arrière, jusqu'à la mort de notre bienheureuse mère, survenue, comme tu le sais, le 27 avril 1867. Je ne te dirai pas quelle grande consolation ce fut pour nous tous que de savoir que, si elle était morte, elle était morte au Seigneur. Oui, grâce à Dieu, nous en avons l'assurance, elle est bienheureuse maintenant dans le ciel, délivrée de toutes les peines qu'elle subit à l'heure sur cette terre. Et nous pouvons espérer que, si nous-mêmes nous croyons au Seigneur Jésus, comme elle a cru en lui, nous la reverrons et la retrouverons au séjour de l'éternelle gloire. Quel beau jour ce sera que celui où nous serons tous de nouveau réunis là-haut pour l'éternité. Qu'à cet effet le Seigneur nous donne abondamment la foi et que nous de notre côté, nous ne nous donnions point de repos jusqu'à ce que nous sentions là, dans notre cœur, que nos péchés nous sont pardonnés, que notre pain est fait avec Dieu le bon, par le sang de l'agneau sans tache qui ôte les péchés du monde, et que nous puissions dire avec l'apôtre St. Paul, chacun pour soi: Je suis assuré que rien ne pourra me séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ, mon Sauveur. Rom. VIII. 34-39. Un regret que j'ai éprouvé, et qu'on t'a éprouvé avec moi, toi, ceux de la famille, et toi aussi, c'est que maman ne s'est jamais fait photographier. L'aurait été un bien bon souvenir pour nous qui disposés de la photographie. Mais son image n'est-elle pas gravée dans nos cœurs d'une manière ineffaçable? Toujours, et toujours nous nous rappellerons l'amour qu'elle a eu pour nous, les peines qu'elle s'est données pour nous, cette excellente mère, et c'est là, ce me semble, le meilleur souvenir, la meilleure photographie, si je puis m'exprimer ainsi. Quatre jours après la mort de maman, le 1^{er} mai 1867, je quittais laferrière avec mon ménage, pour venir occuper le poste de pasteur de la paroisse réformée de Porrentruy, où je me trouve encore à l'heure qu'il est et où je resterai jusqu'à ce que le Seigneur de m'appeler plus loin ou ailleurs. J'avais passé deux ans et demi à laferrière, temps heureux et bon. Je me plaisais tout dans cette première paroisse. N'étant qu'à deux heures ou environ de St. Jures, je pouvais m'y rendre tous les mois et plus souvent encore, et y voir tous nos bien-aimés. A Renau, à Sorvillies, j'avais pour voisins des pasteurs, chez lesquels j'allais toujours à me rendre et être bien reçu. Enfin, mes paroissiens, règle générale m'aimaient et je les aimais aussi. Et tout cela, il fallut le laisser. Dieu le voulait. Sans que j'y aie songé, notre Doyen m'écrivit de me présenter au poste de venu va court de Porrentruy; il fallait au pasteur sachant suffisamment le français et l'allemand pour prêcher dans les deux langues; je réunissais cette condition, et ainsi il fallait me résigner. De plus la cure de Porrentruy présentait sur laferrière de grands avantages, un millier de francs de plus par an; je devais prendre cela en considération, car à laferrière, je ne pouvais me tirer d'affaire avec mon traitement.

Regardez comme le sujet d'une parfaite copie cardinesse affl. ch. qui vous arrivent, ça étant que l'écriture de votre foi produit la patience. Pac. T. 2. 8.

Je m'inscrivis donc au nombre des candidats à ce poste, et comme j'étais le seul Suisse, si je ne me trompe, je fus nommé, grâce à Dieu, et comme je le disais, c'est le premier mai 1867, qu'à regret je quittai Laferrière pour venir à Courtenay. Je n'estime pas combien Anna qui m'y a accompagné de moi y avons eu l'honneur. Nous deux trouvâmes dans ce autre monde, pour ainsi dire, à l'écart de la maison, sans chemin de fer pour nous y rendre, un pays tout catholique et extrêmement bigot, dans une paroisse composée de gens venant un peu de partout, français et allemands, Suisses et Français; c'était juste l'opposé de Laferrière. Cependant grâce à Dieu, malgré bien des heures pénibles, et de découragement, nous y restâmes fidèlement au poste, jusqu'à, il est vrai, ne quitta au bout de quatre mois, comme tu l'as appris d'elle. C'est que trois mois avant que de quitter Laferrière, j'en étais fiancé à une de nos paroissiennes, Aurélie Bourguin. Le 20 août 1867, notre mariage fut béni à Laferrière, par le pasteur de Cédouan, le 1^{er} septembre, après avoir fait un petit voyage dans l'Oberland, chez un de nos compagnons d'étude qui y est pasteur, nous arrivâmes à Courtenay, moi pour y continuer mes fonctions, ma chère femme pour y prendre la direction de mon ménage. Pendant plusieurs mois encore, nous eûmes bien des luttes à soutenir. Souvent le découragement fut sur le point de s'emparer de nous; et si Dieu ne nous avait soutenus et fortifiés, je ne sais ce que nous serions devenus. Il n'y a guère qu'une dizaine de mois que les choses commencent à mieux aller, que les incertitudes ne nous font plus trop trembler, que des besoins religieux commencent à se faire sentir, et qu'ayant appris à nous connaître, quelques uns de nos paroissiens nous témoignent de l'attachement et de l'affection. Ah! si j'ai jamais fait l'expérience que les commencements sont difficiles, c'est bien ici à Courtenay; mais grâce à Dieu, ils sont passés, et les difficultés que nous avons rencontrées, nous ont été bonnes et salutaires; nous avons eu bien des fois l'occasion de voir que Dieu est fidèle, que sa parole est la vérité et qu'il exauce les prières qui lui sont adressées.

C'est ainsi que Dieu a trouvé bon de nous envoyer une épreuve douloureuse. Nous nous réjouissons dans l'espérance d'avoir un petit enfant qui fut notre. Mais en malheur. Le Seigneur voulut le reprendre à lui, pour lui épargner les misères de l'existence présente et pour nous humilier sous sa main maternelle. Il nous a consolés dans notre affliction, en nous donnant à sentir que nous avons maintenant un petit ange dans le ciel; il est allé rejoindre ceux de nos bien-aimés qui l'ont devancé. Partout je ne puis apercevoir le béni de ce que, malgré des couchés bien pénibles, ma chère femme s'est plus vite remise qu'on n'osait l'espérer et se trouve de nous secouru, ainsi que je le suis aussi, en parfaite santé. Ce dont je veux de te parler est arrivé à la fin de novembre passé. C'est ainsi que le Seigneur, dans sa grande bonté, nous éprouve pour nous faire sentir que le bonheur n'est pas sur la terre, qu'il nous rappelle que nous devons y vivre en vue du ciel. Puisse-t-on avoir une école sage, pour nous laisser instruire par lui, à salut.

Depuis que je suis à Courtenay, j'y ai eu quelques visites. Anna y était encore, c'était donc avant mon mariage, que papa et maman vinrent nous surprendre un beau soir. Ils passèrent trois ou quatre jours avec nous. Qu'il

Nous me chercherez et vous me trouverez après que vous m'avez cherché
 Ce tout votre cœur. Jérôme 19173

bonheur pour nous de les revoir. Mais hélas! bientôt ils durent nous laisser
 de nouveau seuls. Plus tard nous eûmes des visites des parents, mère et soeurs, de ma
 chère femme. Au plus temps ce fut le tour d'Albertine qui resta, je crois, un dimanche, de
 joint à Dormentray. Vint ensuite son fiancé, M. Jermiguel, dont elle t'aura sans
 doute parlé, puis le bonhomme papa, notre chéri Benoit, puis quelques autres visites
 encore. Pour cette année nous attendons le papa, Fritz, Oscar, le mari de Marie
 Felaline et l'unc on l'autre de nos soeurs. Et toi, ma bien-aimée Rosine, quand
 viendra ton tour? Quel bonheur et quelle surprise, si tu venais un beau jour heurter
 à notre porte! Avec quel empressement nous volerions dans tes bras et te serriera
 sur notre cœur! Mais hélas! la distance est si grande, le voyage si coûteux, si
 pénible, si long, que je n'ai pu me livrer à une telle espérance. Selon toute prévision,
 à moins que vous ne deveniez millionnaires, on a peu près, nous ne nous reverrons plus
 sur cette terre. Mais si Dieu le veut ainsi, il nous faut nous y résigner; par contre ce
 qui nous devons, ce que nous osons espérer, c'est que nous nous reverrons dans le ciel,
 tous ensemble, nous en Europe, vous en Australie. Oh! que le Seigneur nous accorde
 à tous cette grande grâce! et qu'à cet effet nous usions sagement de moyens qu'il met
 entre nos mains pour nous sauver. Que nous l'invoquions chaque jour, que nous nous
 nourrissions chaque jour de sa sainte parole, que nous marchions et persévérions dans la
 foi et que notre seul désir soit de lui appartenir, de le servir et de le craindre; et
 si nous faisons cela, oh! il n'y a point de doute, nous nous reverrons tous, tous, là-haut,
 car Celui qui croit au Fils à la vie éternelle et qui conque invoquera le Nom de Sei-
 gneur sera sauvé. Servons, ma chère sœur, servons ses magnifiques promesses dans nos
 cœurs, croyons et nous ne serons pas confus!

Je ne t'ai encore rien dit de mes nombreuses occupations ici; et pourtant il faut
 que je t'en parle, car alors seulement tu comprendras ma négligence à écrire et tu me
 pardonneras. Ma paroisse ne compte que sept cent cinquante âmes, mais elle est disséminée
 dans un district catholique qui a bien cinq ou six lieues de long et autant de large, ce qui
 m'occasionne fréquemment de courses. Il y a à Dormentray différentes écoles, et dans cha-
 cune d'elles des élèves protestants, auxquels je suis tenu de donner des leçons de religion.
 En hiver j'ai par semaine 20 heures de leçons à donner, en été j'en ai quatre de moins.
 Le dimanche, je prêche de 7 à 10 en français, de 10 à 11 en allemand; l'après-midi
 de 2 à 3 j'ai une école du dimanche et le soir de 7 à 8 j'ai une réunion, outre
 cela j'ai des malades à visiter, ainsi que les prisonniers protestants détenus dans la
 Maison de force à Dormentray. De la sorte, tous mes instants sont pris; et ce n'est
 que grâce à Dieu qui m'assiste par l'excellente santé dont je jouis que je puis
 tout bien que mal suffire à ma tâche. Connaissances, amis, parents, tout le
 monde se plaint on aurait bien de se plaindre de moi de ce que je ne leur écris pas.
 Tu n'es donc pas la seule que je néglige; il en est d'autres encore qui sont dans
 le même cas. J'espère donc que tu ne garderas pas et que tu n'attendras pas trop long-
 temps avant que de me donner de tes nouvelles et de t'en dire. Tu me ferais aussi beau-
 coup de joie, ainsi qu'à ma chère femme, si tu nous envoyais ta photographie et
 celle de tes chers enfants et de ton cher mari.

Rien est trop négligé, notre force est faible de ce que dans les états, et
 fort aimé à travers. Je t'embrasse. M. J.

Je viens de te parler de ton mari et de tes enfants. Ma lettre est pour eux, comme pour toi, car ta les aime, et je t'aime; donc je les aime aussi. Veuille leur dire de ma part. Tout ce que tu m'apprenais d'eux et de toi, surtout si comme je l'espère et le souhaite, tu as eu de bonnes nouvelles à me communiquer, nous causera un vif plaisir. Tu me saurais croire quels vœux ardents nous formons pour votre bonheur la tienne; combien nous souhaitons vivement que le Seigneur vous accorde une bonne santé, beaucoup d'occupations et vous augmente sa joie et sa paix. En cette année 1869 qui nous avons commencée, qu'à trois semaines, soit pour vous une année à tous égards heureuse et bénie. C'est là notre souhait, et nous prions Dieu de le réaliser, selon sa miséricorde.

J'ai été, après le nouvel-an, à St. Julien et y ai passé quelques jours. Tout ceux qui nous y aimons, se trouvent bien: papa, Fritz, Marie, Oscar et leurs familles respectives. Je n'ai pas eu le temps d'aller à Longjumeau ni au Soie pour y voir Albertine et Anna. Par contre j'en ai reçu des lettres, d'ily après long temps. Albertine se porte bien et est heureuse de voir arriver l'époque de son mariage. Que le Seigneur la bénisse ainsi qu'elle et son futur mari! Anna a quitté le Soie, il y a quelques jours, je suppose, ses yeux, qui la firent passer, sans beaucoup souffrir depuis qu'elle s'y trouvait, l'ont empêché d'occuper plus longtemps la place qu'elle y avait. Elle est probablement maintenant à Longjumeau, auprès d'Albertine, dont nous attendons un peu, puis elle ira à St. Julien, et après s'être reposée deux ou trois mois environ, elle reprendra une place d'institutrice, à St. Julien. Sans que ces deux chères sœurs m'en aient donné l'ordre, je te salue bien affectueusement de leur part, ainsi que de la part de tous les membres de la famille. Nous avons parlé de toi, lorsque j'ai été à St. Julien, comment pourrions nous, nous qui sommes dans la vieille Europe, nous trouver réunis, sans penser aux absents et sans nous demander ce qu'ils font, sans soupire après eux. Il y a longtemps qu'Hermann ne nous a donné de ses nouvelles. Toutefois nous pensons qu'il va bien ainsi que sa famille et nous le recommandons au Seigneur. Madame me dit de t'écrire que, quoiqu'elle ne te connaissant pas, elle t'aime bien et te charge de embrasser tes enfants de sa part. Fais le aussi de la même. Salue bien cordialement tout. Sans doute il se souvient encore de ce camarade qu'on appelait Charles et qu'avec toi, il a une fois accompagné, ainsi que Fritz et d'autres y étaient encore (Hermann Fritz le cousin qui est maintenant marié à St. Julien et fait bien) accompagné jusqu'à Chifons. Il y a, je pense bientôt nous de cela; c'était en été 1853. Que de choses sont passées depuis lors!

Je suis arrivé au bas de ma dernière page et au bout de mes nouvelles. Elles sont peu intéressantes, néanmoins, puisqu'elles viennent de ton lieu, tu les lis avec plaisir. Puisse-tu éprouver autant de joie à les lire que j'en ai eu à t'en écrire avec toi. Que le Seigneur vous bénisse tout et toi, ma chère sœur en particulier. Reçois mes plus tendres baisers, mes plus affectueux salutations, mes meilleurs vœux et crois que pour la vie je resterais

Ton frère qui t'aime de tout son cœur
C. Jung

Recevez: Mlle H. 21, 29.
Tout ce que vous m'avez écrit, m'a été en passant, et si vous croyez, vous le